

Je dus faire mon *mea culpa* pour n'avoir pas écouté Antonio, qui, assis près de moi sur un banc, augmentait mes remords et par sa présence et par quelques remontrances respectueuses mais agaçantes. Il était trop tard pour réparer le passé, toutes les places étaient prises en haut. J'essayai de me consoler en me disant que, dans ce poulailler, j'aurais perdu les sauvages splendeurs de l'ouragan et la brillante illumination des *cocuyos* ; mais j'avoue à ma honte que ces considérations artistiques glissèrent sur moi sans pénétrer. Alors je cherchai à me persuader que la malheureuse toiture ne résisterait jamais toute la nuit aux efforts de la tempête ; mais cette perspective, loin d'être rassurante, devint une nouvelle source d'inquiétude, car enfin j'étais dessous et devais souhaiter qu'elle fût solide. Ceci me ramena à penser que ces cabanes étaient faites pour résister aux plus farouches emportements de l'air et qu'elles y résisteraient, ce qui arriva. Cette série de syllogismes occupa les loisirs de mon esprit durant cette nuit.

Le vent tomba vers le matin et les premiers rayons du soleil dissipèrent les nuées ; il ne resta plus de traces de désordre que sur le sol humide, jonché de grandes feuilles en lambeaux et de branches cassées. Chacun partit à son heure pour Guaynamote qui n'est pas à plus de deux lieues de là. Le chemin nous ramène vers la montagne, dans une région sèche et pierreuse où l'absence de l'eau se fait cruellement sentir. Puis nous retrouvons la forêt, sur le revers d'une colline au sommet de laquelle quelques huttes en bambous, à toit plat, sont disséminées sur un petit plateau riant, entouré de bois et de hauteurs : c'est Guaynamote.

J'avance, et, sous un arbre immense à l'entrée du pueblo, j'aperçois les passagers du *Brillante* silencieux et immobiles. La vue de quelques factionnaires, disposés en ceinture en avant du groupe, me donne l'explication de

la réserve peu naturelle qu'ils conservent à notre approche ; je fais involontairement réflexion qu'en dedans de ce cercle de porte-mousquets ma place est marquée et qu'il va falloir de nouveau dire adieu à l'indépendance.

## CHAPITRE II.

Guaynamote.— Mœurs et costumes.— Réquisitions.— Lodelamedo.— Entrée à Tepic.— Le colonel Yañez.— Désenchantement.— Perspective d'un voyage à Guadalajara.— Décret et intentions de Santa-Anna à notre égard.

Prisonniers ! c'est un fait acquis. Le señor Mora, commandant du détachement, me fait appeler ; je le trouve assis non loin de là sous la véranda de la demeure de l'alcade, maison basse, en pisé et en bois, la seule construction sérieuse de l'endroit. Don Pepe Mora, major de place de Tepic, est un bel homme de trente ans, bien découplé et de bonne figure, l'air plus déluré qu'intelligent, en somme un garçon à conquêtes.

Il m'annonce qu'il a ordre de veiller sur nous jusqu'à Tepic. C'est une mesure de sûreté générale : d'un côté, il importe que des gens sans passe-ports et en aussi grand nombre ne se répandent pas sur le territoire de la république, et, au rebours, il est prudent de nous mettre à l'abri de tout mauvais traitement de la part de la population. Au reste, il a ordre de nous traiter avec considération. Il ajoute que nous attendrons à Guaynamote l'escorte de la *conducta* qui doit ramener les trainards dont plusieurs, victimes de leur intempérance la plupart, ont passé la nuit précédente dans les bois. Nos hommes auront liberté entière tout le jour, sous ma responsabilité

et celle de M. Guilhot, à condition de se réunir au pied de l'arbre au premier signal de retraite du clairon.

Les Français se dispersent à l'instant en quête de munitions de bouche. Guaynamote, de même que Tisonla, ne peut fournir que de la volaille, des *frijoles*, ces petits haricots rouges qui forment avec le maïs le fond de l'alimentation du peuple, du *chile*, gros piment doux, condiment obligé de la cuisine mexicaine, des *tortillas* et des fruits. Les habitants se mettent assez volontiers à notre disposition.

Les cabanes sont de véritables cages en bambous; un hamac, un *petate* le plus souvent, constitue avec quelques blocs de bois servant de sièges tout l'ameublement intérieur. Dans un coin, des harnais et des couvertures; dans un autre, trois grosses pierres formant le foyer où se consomment sans fumée ni flamme quelques branchages secs; de légères poteries rouges, ornées quelquefois de dessins noirs d'un style qui reporte au temps des Aztèques et rappelle celui des vases grecs: *ollas* représentant notre pot au feu, *jaros* ventrus renfermant la provision d'eau ou celle de maïs, *cantaros*, petites cruches élégantes à deux et trois goulots.

À côté du foyer figurent inmanquablement les ustensiles nécessaires à la confection de la tortilla. L'art de préparer ce mets national est le complément indispensable de l'éducation féminine au Mexique, et le *metate* est le premier métier sur lequel s'exerce la jeune fille. Le *metate* est un bloc de granit ou de porphyre, porté sur quatre pieds très-courts, formant un parallélogramme allongé, légèrement concave et assez incliné, en tout semblable à la pierre sur laquelle on broie le cacao dans la fabrication du chocolat à la main. Agenouillée sur une natte et armée d'un rouleau de granit, la ménagère écrase le grain de maïs bouilli, qu'elle puise dans une *olla* auprès de laquelle se trouvent également un vase plein d'eau et

une moitié de calebasse contenant de la farine de maïs, pour humecter ou sécher la pâte à l'occasion. Une sébille de bois reçoit cette pâte à mesure qu'elle est chassée du *metate*. De temps en temps, et pour reposer ses reins sans cesse courbés, l'ouvrière en prend un peu entre ses doigts, se redresse, s'assied sur ses talons et se met à pétrir. D'abord formée en boule, la pâte s'aplatit peu à peu et passe à l'état de crêpe d'une ténuité rare. Elle est alors placée sur le *comal*, large et mince plateau de terre qui se chauffe à un feu doux soit sur les pierres du foyer, soit sur un petit fourneau de terre ou d'adobes, et peu d'instantants suffisent pour la cuire.

La population est indienne et d'un beau sang. J'ai vu là quelques jeunes filles d'un galbe merveilleux que la statuaire chercherait en vain à idéaliser: la nature a tout fait, il n'y aurait qu'à modeler. Jamais les feux de la rampe ne m'ont montré, même à l'Opéra, des épaules plus suavement arrondies, un cou plus noblement attaché, une gorge aussi sculpturale, des jambes et des bras d'un modelé aussi fini dans d'aussi admirables proportions. Les traits du visage sont souvent un peu matériels et le mat de la carnation ne contribue pas peu à accentuer ce caractère, mais toujours deux grands yeux d'un noir de jais révèlent la limpidité comme l'éclat ardent du diamant; ils illuminent la physionomie, concentrent l'attention et éveillent trop l'intérêt pour qu'on ait grand loisir de critiquer le reste. Leur regard, profond et doux à la fois malgré ses feux, est un aimant pour le regard. Les dents sont invariablement perlées, saines et au complet. La chevelure, noire et luxuriante, est toujours divisée en deux tresses, tantôt réunies en un seul nœud que soutient sur la nuque un large peigne doré, tantôt libres et promenant à la lisière du jupon leurs coques de ruban rouge.

Le costume de ces créatures est aussi simple que celui de la petite Cruz la Californienne. Le jupon de fibres de

palmier qui, à l'époque de la conquête, couvrait la femme de la ceinture au genou, s'est quelque peu allongé en changeant de matière et de nom; les *enaguas* d'aujourd'hui, roidies par l'empois et ornées de volants souvent, sont généralement d'indienne à fleurs. La chemise seule forme corsage. Quelquefois un petit soulier de prune ou de satin encadre plutôt qu'il ne couvre un pied mignon que rien n'a pu déformer. Le *rebozo* complète l'ajustement. Il est en soie pour les riches, en coton pour les pauvres; le dessin consiste obligatoirement en une foule de petites raies longitudinales renfermant un petit motif blanc ou noir sur un fond bleu ou marron alterné de blanc.

Cet ajustement est commode et ne contrarie ni les mouvements de la femme ni les investigations curieuses du regard étranger. Les tortilleras, dans leur pénible travail, laissent souvent tomber sur leurs hanches le corsage de la chemise; un foulard, noué derrière le cou et retenu en bas par la ceinture du jupon, voile alors les richesses d'avant-main toujours exubérantes sous les tropiques, le reste demeure exposé à l'admiration, s'il y a lieu. Cette absence de pruderie n'éveille point, comme on pourrait le croire, les idées que pareille mise en scène ne manquerait pas de faire naître sous notre ciel et surtout dans notre civilisation d'où la naïveté est bannie; celle de ces nymphes est si franche qu'elle déconcerte l'imagination, qui perd toujours d'ailleurs tout ce que la réalité gagne.

« La noire Africaine, dit quelque part un voyageur émérite, M. Charles Didier, est chaste dans sa nudité comme l'était la blanche fille de Lacédémone. Ce qui l'est infiniment moins ce sont ces réticences de toilette, artificieusement calculées pour provoquer, guider, entraîner le regard en ayant l'air de l'arrêter. » Ici l'imagination trouve son profit. Mais comme la civilisa-

tion ne peut avoir tort en fin de compte, il est bon de remarquer que les femmes, pour ne parler que d'elles, sont loin d'être toutes belles; on s'en aperçoit trop bien dans ces régions primitives où, à cause de la chaleur qui les fane si vite, elles ne songent point à apporter à leur toilette des modifications que leur flétrissure exigerait impérieusement, et voici le vêtement expliqué par l'esthétique. C'est peut-être là sa seule excuse en dehors de la nécessité pour l'homme d'augmenter ses besoins, afin de développer son intelligence par le travail qui doit les satisfaire. Quant à la question de température elle n'a pas de valeur, si ce n'est dans les zones hyperborées peut-être; on sait bien qu'une belle femme est toujours plus sensible au froid avec un costume montant et sévère qu'avec une complaisante toilette de bal. La question de pudeur se résout, dans le sens de M. Charles Didier, en disant que la chasteté n'a rien de commun avec le vêtement, qui s'amuse à faire du mysticisme quand nous croyons qu'il fait de la pudeur. Et Dieu sait si c'est la même chose!

Les hommes sont aussi simplement ajustés: une chemise, un pantalon démesurément large, le tout en cotonnade blanche; quelquefois un vêtement sans manches, analogue au cafetan des Arabes, en étoffe rayée de fabrication indigène, remplace la chemise; un chapeau de paille sur la tête, aux pieds des *guaraches* ou sandales, sur l'épaule une *fresada*.

Au coucher du soleil le clairon nous réunit. Personne ne manqua à l'appel, les retardataires de la veille étaient arrivés; quelques-uns avaient vu du pittoresque dans la forêt la nuit précédente, pendant l'orage. A l'une des extrémités du village s'élève une vieille église abandonnée, construction en pierre, sans caractère, dont le clocheton, veuf de ses bruyants accessoires, dénonce seul la destination primitive. Nos hommes y furent cantonnés; ceux du

*Brillante* étaient déjà logés dans une vaste case, le *calabozo* de l'endroit ainsi que l'indiquait une terrible rangée de ceps. Nous demeurâmes, M. Guilhot et moi, libres de nos actions. Cette liberté, qui nous fut conservée désormais, entraînait, avec le soin de veiller au bien-être et à l'alimentation des prisonniers, le droit d'accorder au besoin des sorties et, partant, une assez grande responsabilité. Notre intention était de chercher un gîte cette nuit-là dans le pueblo, mais quelques-uns de nos hommes, toujours les mêmes, ayant fait provision de spiritueux et paraissant enclins à la joie, nous nous décidâmes à coucher dans l'église pour prévenir tout conflit entre eux et les soldats du poste.

La chaleur était étouffante et ne tarda pas à provoquer des plaintes. On vint me demander permissions sur permissions pour aller se désaltérer, et du côté du calabozo arrivèrent bientôt des démonstrations analogues; c'était une véritable insurrection. Il était évident qu'on ne pouvait passer la nuit sans eau et je me rendis auprès du commandant pour en conférer. Il nous procura des barils, des cordes, de longs et forts bâtons; nous primes deux hommes de corvée dans chaque division, et nous voilà partis, sans chandelle, pour un ruisseau qui coule à quelque distance du village, dans la forêt. Cette expédition nous prit beaucoup de temps.

A notre retour nous eûmes le déplaisir de trouver les buveurs fraternisant avec les soldats, autour d'un feu allumé à la porte de l'église. Les bouteilles circulaient, on s'embrassait déjà, on fredonnait en détonant des refrains grivois. Il était temps de couper court à cette touchante intimité qui pouvait avoir de fâcheuses conséquences, car je savais de quoi nos gardiens étaient capables une fois en état d'ivresse, et il n'y avait pas d'officiers là. Quand je m'adressais au sergent de garde, il m'appelait son ami et parlait avec attendrissement de me presser

dans ses bras. Si je n'avais eu aucune responsabilité j'aurais trouvé cela éminemment drolatique.

Enfin, vers minuit, l'opinion générale se prononçant énergiquement contre cette orgie intempestive, nous parvîmes, avec l'aide de quelques-uns des plus prudents, à faire coucher les héros de la fête, et j'obtins du factionnaire qu'il ne laisserait plus entrer un soldat, ni sortir un prisonnier, sans mon congé; il y consentit, à condition qu'on lui permettrait d'égoutter les fioles. C'était trop juste!

Le 15, nous nous mettons en marche à l'aube. J'ai loué un cheval, quelques prisonniers éclopés sont également montés sur des animaux de réquisition et l'on doit s'en procurer d'autres plus loin, car le nombre de nos trainards est grand. L'officier mexicain en marche a toujours le droit de mettre ainsi en réquisition des animaux et, au besoin, des hommes; il est juge de la valeur du service et fixe la rétribution à sa convenance. Aussi le passage d'une troupe est-il un fléau pour les campagnards, qui expédient immédiatement dans un autre canton tous les animaux valides, ne gardant que ceux qui sont à peu près hors de service; encore n'est-ce que sabre en main, en jurant, tempêtant, menaçant, que les officiers obtiennent ces haridelles. Le propriétaire suit alors tristement ses bêtes, un jour, deux jours quelquefois, jusqu'à un relais obtenu par le même procédé; la perte de son temps ne lui est nullement rémunérée.

Le pays au delà de Guaynamote est montagneux, boisé, très-agreste, l'eau court de tous côtés au milieu des rochers. Ça et là s'élèvent quelques pauvres habitations où, sur l'avis de notre prochain passage et de notre généreux appétit, on a mis les petits plats dans les grands. Les difficultés de la route nous dispersent comme la veille; les plus ingambes et les mieux montés prennent le devant, la troupe forme l'arrière-garde.

Nous sortons de la forêt et l'horizon s'agrandit, la contrée, toujours accidentée, est découverte et cultivée. Les demeures de l'homme, en pierre ou en adobes soigneusement blanchies, sont rapprochées et entourées de jardins fruitiers et potagers, de plants de bananiers, de champs de cannes et de maïs. Bientôt nous rejoignons la grande route de San-Blas à Tepic et la scène prend de l'animation. A chaque instant se montre un cavalier à mine étrange, en partie vêtu de cuir; des troupeaux de mules de charge se croisent, les uns transportant à Tepic les produits de l'Europe, les autres apportant à San-Blas pour l'exportation les produits du pays.

On nous fit faire halte vers trois heures après midi à Lodelamedo, petit pueblo aux rues étroites, tortueuses et déclives, aux maisons à demi ruinées, caché dans un vallon bien ombragé. Il s'agissait de réunir toute la troupe afin de marcher désormais en colonne, car nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres de Tepic. Une route large et belle, coupée à travers un pays ondulé et dans un sol pierreux, nous y conduisit. Nous cheminions en corps, entre deux haies de soldats.

Quelques cavaliers en costume de gala viennent à notre rencontre. L'argent étincelle sur leurs brides, leurs selles, leurs larges étriers, leurs lourds éperons. Tous portent la veste ronde qui est de rigueur à cheval, du moins sur la selle mexicaine, la mode ne tolérant la redingote ou l'habit que sur la selle anglaise. Tous ont aussi le chapeau gris ou roux, en feutre dur, aux bords vastes et plats, ornés de galons et de *toquillas*, gros boudins en passementerie d'or, d'argent ou de soie qui entourent la forme. Tous ont aussi le *sarape* attaché à l'arçon de derrière. Le sarape est une couverture de fine laine, percée au centre d'une fente longitudinale destinée à passer la tête; les extrémités pendent alors devant et derrière si l'homme est à pied, à droite et à gauche s'il est à che-

val. Rayé ou losangé invariablement, le sarape étale toujours des couleurs éclatantes. C'est la cape du Mexicain et nul ne s'en fait faute; il faut être bien pauvre pour s'en tenir à la *fresada*. Il y a des sarapes de tous les prix, depuis huit à dix piastres jusqu'à deux et trois cents, voire davantage.

Ces gens viennent nous considérer avec une curiosité fatigante, qui présage pour notre entrée à Tepic tous les ennuis d'une marche triomphale. Ce jour-là était fête carillonnée, l'Assomption, et nous allions trouver la population entière sur pied. J'étais d'une humeur de porc-épic, j'invoquais de tout mon cœur le concours de gros nuages noirs qui s'amoncelaient sur nos têtes, et j'aurais pris en ce moment pour eau bénite une ondée des plus tropicales qui eût dispersé les spectateurs. Un moment j'eus quelque espoir; de larges gouttes s'abattirent sur nous et la plupart des cavaliers, endossant leurs sarapes, piquèrent des deux et regagnèrent la cité. Mais, hélas! en vue des faubourgs, le vent, comme pour faire fête à ces bons *Tepiqueños*, dispersa les nuées, le soleil radieux raviva de ses tons chauds la scène dont nous étions les principaux comparses.

Les abords des premières habitations étaient garnis d'une foule compacte, qui s'écarta dans le plus profond silence à notre approche. La curiosité que trahissaient tous les regards n'avait rien que de bienveillant, mais d'une bienveillance réservée. J'appris depuis que les bruits les plus fâcheux circulaient sur notre compte; suivant les uns nous étions des pirates récemment capturés sur les côtes; suivant les autres, des voleurs de grands chemins, et personne ne cherchait à se rendre un compte exact de ces suppositions. Dans ce pays où la presse est un mythe, les étrangers, les fonctionnaires, les gens les plus influents connaissaient seuls alors par l'intermédiaire de correspondances particu-

lières les événements de Guaymas, dont les feuilles officielles de Mexico ne rendirent compte que beaucoup plus tard. Le peuple en était réduit aux rumeurs, aux conjectures, et naturellement elles ne pouvaient nous être flatteuses. Toutefois, comme le seul fait d'être en hostilité avec la force militaire était un mérite aux yeux de gens traités en pays conquis, nous éveillâmes d'emblée une certaine sympathie.

Notre exposition publique ne fut pas de longue durée, car nos logements étaient préparés dans une des premières maisons du faubourg. C'était ce qu'on appelle au Mexique un *meson*, mot synonyme de celui de *posada*, plus usité en Espagne, et qui désigne comme lui une hôtellerie dans les traditions du moyen âge. Ce bâtiment vaste, propre et aéré avait des dégagements immenses; il nous fut affecté en totalité, mais nous dûmes le considérer comme une cage dont la porte était bien gardée.

Le son du clairon nous appela aux rangs dès l'arrivée pour recevoir le commandant de place; c'était alors le colonel Yañez, frère du commandant militaire de la Sonora et chef politique du district, qui remplissait ces fonctions. Quelques officiers à cheval entrèrent dans la cour et nous n'eûmes pas de peine à reconnaître le colonel au milieu d'eux, bien que son costume n'eût de militaire que la coupe et les brandebourgs de la veste; mais sa tenue, comme celle de son frère, était soignée et faisait contraste avec celle de son entourage. C'était un homme de quarante et quelques années, petit, trapu, ayant les épaules hautes, la tête forte, et ce type de dureté espagnole qui est toute dans les traits et que dément souvent l'expression de la physionomie.

Il demanda les officiers français. Nous lui fûmes désignés, M. Guilhot et moi; il nous fit approcher et nous reçut avec une courtoisie qui nous rappela les manières de son frère. Malheureusement les nouvelles qu'il ap-

portait n'étaient pas de nature à le faire bien venir dès l'abord. Il n'était plus question de passe-ports, de liberté, de dispersion, mais bien d'une détention dont le terme était singulièrement éventuel. Nous allions être dirigés sur Guadalajara, capitale de l'État de Jalisco, pour y attendre que le dictateur Santa-Anna disposât de nous à son bon plaisir. En somme, nous nous retrouvions dans la même situation que le lendemain du combat, avec les mêmes incertitudes, les mêmes sombres perspectives. C'était du gouvernement suprême, maintenant, que dépendait notre sort. Le colonel nous assura que, aussi longtemps qu'il dépendrait de lui, nous serions tous traités avec les plus grands égards; en ce qui nous concernait tous deux particulièrement il nous laissait libres sur notre parole, pour que nous puissions nous occuper de l'entretien de la troupe jusqu'au départ fixé au surlendemain.

Ces nouvelles jetèrent une sorte de stupeur parmi nous et provoquèrent du mécontentement, puis on songea à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Le Français est assez insouciant; d'ailleurs l'esprit le plus prévenu ne saurait s'empêcher de raisonner, et le raisonnement nous démontrait que nous étions, nous-mêmes, les principaux artisans de notre malheur. Il y avait dans ce qui nous arrivait un désaveu implicite de la conduite du général Yañez à notre égard, mais ce désaveu était-il arbitraire? Loin de là, il était de droit et nous le comprenions instinctivement. Le digne général, que pas un de nous ne songeait à accuser de duplicité, avait témérairement outre-passé ses pouvoirs en nous rendant la liberté. L'acte d'accusation, qui vint bientôt prouver sa bonne foi, lui reprocha d'avoir violé une certaine loi du 1<sup>er</sup> août 1853, qui condamne à la mort « tous les fauteurs d'une révolte et un grand nombre de leurs partisans » et voue le reste à la détention. En n'appliquant pas cette loi, le général

avait usurpé un droit de grâce qui n'appartenait qu'au dictateur.

Son seul tort, vis-à-vis de nous, avait donc été de croire que ses actes seraient ratifiés par le gouvernement de Mexico et, dans cette confiance, de renvoyer sur le territoire mexicain ceux qui avaient capitulé, au lieu de les expédier en Californie, comme les officiers et les hommes pris les armes à la main, c'est-à-dire les gens les plus compromis. S'il avait agi ainsi, c'était certainement dans l'idée que l'on pourrait donner suite aux anciens projets, et nous enrôler une seconde fois pour le service de la république, dans de meilleures conditions que la première. Notre faute, à nous, et elle était grande, avait été de ne pas prier poliment le capitaine de l'*Inez* et celui du *Brillante* de mettre le cap sur San-Francisco. Au lieu de cela nous étions venus à San-Blas, et, tout bien considéré, il paraissait naturel que les autorités regardassent les dispositions du général Yañez comme non avenues, jusqu'à ce que le chef suprême les eût sanctionnées. Le général Ortega, gouverneur militaire de Jalisco, avait demandé des instructions à Mexico; mais, en les attendant, il nous retenait prisonniers et j'avoue que j'en eus fait autant à sa place; en agissant autrement il se serait fait le complice de l'usurpation de pouvoir du général Yañez.

Néanmoins, en dépit de toute cette logique, nous n'étions pas disposés à souscrire bénévolement aux conséquences de ce malentendu, mais, au contraire, à crier comme gens qu'on écorche. Nous trouvâmes aide et sympathie chez quelques compatriotes établis à Tepic, notamment MM. Lamaure et Lassepas; ils s'engagèrent à mettre tout en œuvre pour nous tirer de ce mauvais pas, et parvinrent à stimuler le zèle de l'agent consulaire de la France, qui était un négociant allemand nommé Ricke.

Dès le lendemain matin je me rendis avec Guilhot

chez le colonel. Il se montra aussi poli et plus affectueux encore que la veille et nous dit que nous lui avions été particulièrement recommandés par son frère. Après lui avoir exprimé en peu de mots la reconnaissance que nous avait inspirée ce dernier, je ne pus m'empêcher de lui faire quelques observations sur ce qui nous arrivait. Nous nous étions habitués à prendre la parole du général pour de l'or du meilleur aloi, et ne savions comment expliquer les événements qui venaient en infirmer la valeur.

Ces plaintes sonnèrent péniblement à l'oreille de cet excellent homme, dont l'embarras fut si grand que nous en fûmes touchés. Sa position était cruellement fautive; il ne pouvait nous dire crûment que son frère avait fait une folie et s'était gravement compromis par sa générosité, maladroite sous la dictature d'un homme comme Santa-Anna; il se borna à rejeter la responsabilité des événements actuels sur un malentendu de cabinet, et à nous assurer avec effusion que son frère était comme lui un homme d'honneur, animé des meilleures intentions. Nous n'en doutions guère alors et je n'en ai jamais douté un instant depuis. Le pauvre colonel était ému en nous parlant et son émotion nous gagna, car il nous paraissait plus à plaindre que nous-mêmes.

Il fit de son mieux pour nous tranquilliser sur notre sort à venir en nous disant que, sur les bons rapports qu'il allait faire de nous, nous recouvrerions notre liberté à Guadalajara. Le gouvernement suprême se contenterait certainement de faire acte d'autorité, et se montrerait du reste aussi magnanime que le gouverneur de Sonora. Tout cela était fort bien, mais il fallait arriver à Guadalajara. Nous avions bon nombre d'écloppés, quelques malades soignés de la manière la plus désintéressée par notre compatriote le docteur Lebreton, la plupart des hommes étaient sans chaussures et beaucoup sans linge

ni vêtements, ou à peu près; bref, les conditions étaient désastreuses pour entreprendre quatre-vingts lieues, à pied, dans la saison des eaux. Puis venait la question des vivres : il convenait au moins que le gouvernement nourrit ses prisonniers. Nouvel embarras pour le colonel. Sans ordres et sans argent, il ne pouvait nous offrir, pour tous frais de route, qu'une somme dérisoire. On laissera tous les infirmes à Tepic et l'on fera une quête en ville, à l'effet de subvenir aux plus urgentes nécessités des autres. Pour arranger les choses le mieux possible, il consentit à retarder d'un jour notre départ.

Le 18, nous adressâmes une requête collective à notre agent consulaire, afin de réclamer son appui. M. Rycke était disposé à nous l'accorder, et c'était sur son avis qu'avait été rédigée cette pièce, qu'il jugeait indispensable pour pouvoir justifier au besoin son intervention en notre faveur : car un agent français représente surtout les intérêts du gouvernement; quant à ceux des nationaux, le mieux qu'ils aient à faire est d'y pourvoir eux-mêmes. En cette circonstance cependant, comme les dépêches de M. Calvo confirmaient tout ce que nous avancions, M. Rycke crut pouvoir s'intéresser à nous, mais il était faible, flegmatique et peu actif. A la suite de la requête, il demanda une protestation en bonne forme qui lui fut remise le 19. Il fallait, disait-il, protester, protester, protester, afin de mettre Santa-Anna en demeure de s'expliquer de suite et d'imiter la clémence de son agent après l'avoir désavoué pour la forme. Nous protestâmes donc contre notre détention d'abord, contre notre voyage à Guadalajara ensuite, et enfin contre l'incurie d'un gouvernement qui laissait à des prisonniers de guerre le soin de subvenir à leurs besoins comme ils pouvaient.

Avec cette pièce, qui fut expédiée par courrier extraordinaire à la légation française de Mexico, M. Rycke obtint du colonel que nous attendissions à Tepic une dé-

cision définitive du gouvernement suprême. Le colonel y consentit et écrivit lui-même en notre faveur. Tous deux paraissaient convaincus que le décret sanctionnant notre libération devait être en route, et que, par conséquent, il était inutile de nous envoyer chercher la liberté à Guadalajara. Ces conjectures semblaient logiques, mais c'était vendre la peau de l'ours que d'en tirer un espoir, car le même jour Son Altesse sérénissime signait le décret suivant, que je reproduis sans commentaires.

— Antonio Lopez de Santa-Anna (benemérito de la patria, general de division, gran maestro de la nacional y distinguida orden de Guadalupe, caballero gran cruz de la real y distinguida orden española de Carlos III y presidente de la república mejicana, etc., etc.), usant de facultés dont il a été investi par la nation, a tenu à bien décréter ce qui suit :

« Art. 1. Il est fait grâce de la peine de mort aux individus du bataillon étranger qui s'est révolté à Guaymas et a livré combat aux troupes nationales, cette peine est commuée en dix années de *presidio*.

« Art. 2. Sont exclus de cette grâce : le comte Gaston de Raousset-Boulbon, ceux qui sont arrivés avec lui, ceux qui remplissaient les fonctions de chefs et d'officiers dans le bataillon, ceux qui ont excité à la révolte ou qui l'ont dirigée; tous ceux-là subiront la peine de mort aussitôt que leur identité aura été constatée.

« Art. 3. Les étrangers établis dans le pays, qui ont pris les armes pour se joindre aux révoltés, seront jugés conformément à la loi du 1<sup>er</sup> août de l'année dernière.

« J'ordonne en conséquence que le présent décret soit publié et mis à exécution.

« Donnée au palais du gouvernement, Mexico, 19 août 1854.

« Ant. Lopez de SANTA-ANNA. »

S'il ne se fût agi que d'une revendication d'autorité de la part de cette jalouse altesse, si ce décret, lancé pour l'honneur du prince, eût été suivi d'une amnistie, il y aurait eu là de quoi faire valoir l'énergie du dictateur en même temps que la noblesse de ses sentiments; mais le diable boiteux prenait les choses au sérieux. Il ne se connaissait pas de male rage et son premier mouvement, à la nouvelle de notre arrivée, avait été de nous faire décimer. Il avait appris, par l'avis indirect de quelque officieux sans doute, qu'il se trouvait parmi les prisonniers deux hommes qui paraissaient être des officiers, il donna ordre de les fusiller sur-le-champ. Heureusement pour M. Guilhot et pour moi, le colonel Yañez, qui reçut la commission, apporta toute la mauvaise volonté imaginable à constater notre identité; il nous voulait du bien et n'était pas plus féroce que son frère d'ailleurs. Le général Ortega lui écrivit de chercher deux officiers et de les passer par les armes, il répondit qu'il était impossible de les trouver sans avoir leurs noms ou tout au moins leurs signalements. Don José Maria Ortega, aussi peu pressé que le colonel de faire exécuter de pareils ordres, en référa tranquillement au ministre de la guerre, qui était moins à même qu'aucun de donner les signalements et les noms demandés.

Ces démarches prirent un temps considérable, qui fut mis à profit par un homme dont je mentionne le nom avec bien du plaisir, à côté de ceux des gens auxquels nous devons de n'être pas inhumés à Tepic. M. Dano, secrétaire de la légation française à Mexico et chargé d'affaires en l'absence de M. Levasseur, s'employa pour nous avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Durant trois jours et trois nuits il assiégea le dictateur à sa villa de Tacubaya, et le força vingt fois à déchirer des ordres sanguinaires vingt fois réédités. En cela il agissait uniquement sous l'impulsion de son cœur, ce qui lui constitue

des titres d'autant plus sérieux à notre reconnaissance, car, ayant les mains liées officiellement, ainsi qu'on le verra plus tard, il était libre de ne rien faire pour nous officieusement. Sans aller jusqu'à penser que tout le monde n'eût pas agi comme lui à sa place, ce qui serait peu charitable, il n'en est pas moins vrai que nous nous sommes toujours tenus pour fort heureux d'avoir eu affaire à lui. Il obtint d'abord le décret que je viens de citer, et ensuite la promesse que les deux officiers en question ne seraient pas inquiétés, si toutefois ils n'avaient à jamais cessé de l'être. C'est ainsi que nous échappâmes à cette crise.

Il est entendu que nous ignorions ces détails et les ignorâmes longtemps encore. Les vagues rumeurs qui nous en parvenaient étaient soigneusement démenties par les officiers mexicains, qui s'attachaient à nous reconforter de leur mieux. Ils y réussissaient assez bien puisque je ne crus pas devoir profiter des occasions de fuir qui me furent offertes maintes fois par de bonnes âmes. Il entra dans mes préoccupations plus de méfiance que d'inquiétude, et je ne voyais pas que les chances du proscrit fussent préférables à celles du prisonnier; il est vrai que je ne connaissais pas encore à fond le caractère de don Antonio. Sans m'endormir complètement, je laissais donc aller les choses, et les événements me donnèrent raison. Ce que je puis dire comme conclusion, c'est que nos relations, tant avec l'armée qu'avec le peuple au Mexique, me donnent le droit de protester hautement contre certaines imputations de férocité dont on ne s'est fait faute. En vérité, nous n'avons rencontré là-bas qu'un homme cruel et malveillant, c'est Santa-Anna.

